

*À nos dévoués collaborateurs, à nos amis, à nos lecteurs,  
nous offrons nos meilleurs souhaits de nouvel an.*

---

## Notre Numéro-Chopin

---

Nous consacrons presque entièrement notre numéro d'aujourd'hui à *CHOPIN*, dont le centenaire de la naissance (22 février 1810-22 février 1910) sera bientôt célébré dans tous les pays. Nous nous sommes adressés à nos compositeurs, à nos artistes, à nos écrivains les plus renommés, et nous avons recueilli d'eux un ensemble de jugements et de pages dont nos lecteurs apprécieront la valeur. Nous remercions tous ceux qui, par leur talent et leur dévouement à la grande cause des grands Maîtres, ont contribué à faire de ce numéro un véritable document dans l'histoire de la Musique.

N. D. L. R.

---

## Sur le Génie de Chopin

---

**U**N des traits les plus frappants de son art, c'est qu'il a énormément emprunté au peuple. Avec des mazurkas, des valse et des ballades, issues du génie plébéien d'une race persécutée et misérable, Chopin a immédiatement acquis en France le renom d'un aristocrate raffiné et suprême.

Certes il a fallu pour cela la haute distinction de l'homme, la magie de son jeu, le charme des rythmes slaves apportant dans le romantisme une note insolite et captivante. Mais il a fallu surtout la piété passionnée du musicien à l'égard de sa patrie. Il y a en Chopin le maladif et mélancolique amoureux, et le patriote déterminé à élever le folk-lore polonais au rang des grands chefs-d'œuvre. Pendant de longues années on n'a voulu songer qu'au Chopin du cénacle Sand, au dandy douloureux. C'est maintenant qu'on aperçoit pleinement l'importance de l'autre Chopin, du Slave exilé. On peut dire que plus on étudiera non seulement Borodine et Moussorgsky, mais encore Smetana, Dvorak, Liszt, l'art hongrois et l'art tchèque, plus on modifiera la physionomie primitive qu'une fascination exquise nous a fait prêter à Chopin ; et sa gloire n'en sortira que plus authentique et plus grande.

Chopin, dans sa personnalité comme dans son art, a été considéré jusqu'ici comme un phénomène isolé. C'était une figure représentative pour les poètes autant que pour les musiciens : et cette figure était celle d'un souverain, d'un jeune Hamlet traversant le romantisme. Elle

réunissait tous les dons qui méritent un culte dans une chapelle spéciale : le prestige d'un charme personnel qui a enthousiasmé les contemporains, l'attrait d'un jeu qui semble bien avoir été inimitable, l'auréole de la plus intellectuelle des maladies et d'une mort prématurée, la révélation d'une musique exceptionnelle qui portait d'un seul coup à son plus haut degré l'art intimiste, l'art du subjectivisme le plus intense, et enfin la concentration de cet art sur un instrument auquel rien de semblable n'avait jamais été demandé. La figure ainsi constituée se présentait avec une originalité tellement insolite et apparaissait si parfaitement cohérente qu'elle dépassait la réalité et se classait d'emblée parmi les plus attirantes figures du roman. Elle en avait le style, le mystère et la séduction. En elle plus peut-être qu'en tout autre l'homme et le musicien s'identifiaient indissolublement et le tout formait un rêve vivant, une entité, à tel point qu'on ne rechercha pas sérieusement les rapports de Chopin avec l'évolution musicale de son siècle. Il semblait logique et il était plus agréable de l'envisager comme un être inclassable. Et c'est de cette idée que devaient naître à la fois l'adoration fidèle et l'admiration maladroite dont sa mémoire et son œuvre ont été et sont encore l'objet.

Cet art divin et fragile peut nous provoquer à d'utiles comparaisons. Nous savons aujourd'hui qu'il y a plusieurs Chopin, non seulement certes au point de vue des divers genres qui ont sollicité son attention de musicien, mais encore et surtout au point de vue de ses divers états psychologiques. Assurément le déraciné, le phtisique, l'amant malheureux, le raffiné au grand cœur qui a écrit les *Nocturnes* est le plus connu, parce qu'il se reliait à l'idéal romantique, et que son sentimentalisme élégant, élégiaque, subtil et morbide, répondait pleinement aux désirs d'une société restreinte. Mais le musicien préoccupé de donner une solide base classique à ses compositions les plus troublées, le professeur qui recommandait, comme Schumann, l'étude de Bach encore et toujours, le compositeur ferme, puissant, en pleine maîtrise technique, des *Études* et des *Préludes*, est beaucoup plus éloigné des aspirations et de l'attention de cette société qui chérissait déjà en lui un prototype des plus prenants « décadents ». Le grand écrivain hautain et tragique de la *Sonate en si bémol mineur* est encore plus loin d'elle ; et on peut enfin dire que cette société, abusée par quelques concessions pianistiques que la mode arrachait à Chopin, n'a rien compris au vrai sens de son œuvre slave, c'est-à-dire des *Ballades*, des *Mazurkas*, des *Scherzos* et des *Polonaises*. C'étaient pour elle les marques superficielles d'un artiste étranger apportant à son exhibition un peu de couleur locale pour se faire bien venir, et gardant pour ainsi dire la jolie amusante et voyante du costume national.

Une tout autre pensée hantait Frédéric Chopin : et Schumann a été le seul à la deviner et à l'exprimer avec force lorsqu'il a écrit que « ces œuvres étaient des canons cachés sous des fleurs » et que leur divulgation devrait inquiéter les souverains oppresseurs de la Pologne.

Chopin a été un dandy et un sentimental, un élégant et un souffrant : mais rien, ni son art, ni ses succès, ni ses amours, ni sa maladie, ni son adoption par la France, n'a pu faire passer au second plan sa préoccupation obsédante, essentielle : le patriotisme. Son idée fixe a été de servir sa patrie selon ses forces et ses aptitudes en faisant accorder droit de cité dans l'Europe occidentale au génie slave que la coalition germanique semblait décidée à étouffer. C'est pourquoi il est allé droit au peuple, et a fait du folk-lore polonais le motif constant de ses inspirations. Il ne s'agit pas du caprice d'un artiste utilisant parfois des thèmes de savoureuse naïveté : l'examen de l'œuvre montre qu'il y a là une volonté préméditée et soutenue.

Comment donc une telle œuvre plébéienne eût-elle pu apparaître dans son vrai sens à un public qui restait fasciné par l'aristocratie de son auteur ? On peut dire que sur ce point-là Chopin, si fêté, est resté incompris, tandis que Liszt obtenait avec ses *Rhapsodies* un succès facile pour une intention analogue aux siennes, mais réalisée plus bruyamment et plus superficiellement. Les *Nocturnes*, qui sont la part subjective et, si je puis dire, « déracinée », de l'œuvre de Chopin, ont donné le change sur le reste de ses créations. Tout l'effort de l'artiste a été de transposer l'art populaire slave, de lui donner une forme châtiée et universellement compréhensible, de tenter en un mot ce que Rimsky-Korsakow songea bien plus tard à faire pour les thèmes russes, mais avec une malencontreuse intention professorale que Chopin n'eut jamais.

Si l'on recherche, dans son œuvre, les caractéristiques du slavisme, on l'apercevra comme une vaste série de lieder sans paroles : si l'on étudie un folk-lore entre tous inconnu et pourtant non des moins beaux, celui de la Slovaquie, on sera très frappé d'y trouver des thèmes dont l'inspiration est toute proche de celle des *Études* et des *Mazurkas* : si l'on songe alors à Smetana, à Dvorak, à Moussorgsky, à Borodine, aux lieder petits-russiens, on sera amené à considérer Chopin comme le premier importateur de la sensibilité slave dans l'art occidental, et à le voir surtout à ce point de vue. Ce slavisme explique toute sa musique : il explique également, au moins autant que la phtisie et la neurasthénie, toute la psychologie de l'homme privé, son charme inquiétant et mystérieux. La vie française n'a rien pu faire pour son assimilation, elle n'a pu le naturaliser, il est resté ici l'Orphée d'une race écrasée et infiniment douloureuse, inconsolable de son Euridice perdue.

C'est là la substruction de son génie. Le miracle de son art, c'est d'avoir prouvé, avant Schumann, avant Heine, que l'inspiration la plus nettement populaire peut donner la sensation du raffinement suprême, et que l'état d'âme de malheureux paysans peut contenir en puissance les émotions intellectuelles les plus complexes et les plus rares, et devenir la nourriture de l'élite. Cette inspiration fait que la musique de Chopin ne contient aucun élément de dégénérescence et garde sous

ses arabesques pianistiques une ligne souple et solide, une « santé harmonique » et une extrême vitalité mélodique, toutes les qualités d'un merveilleux langage émotionnel.

Cette musique n'est pas plus celle d'un phtisique que celle de Schumann n'est d'un dément ou, si l'on veut, que la psychologie de Dostoïevsky n'est purement celle d'un analyste des anomalies de conscience. C'est la musique d'une race dont la sensibilité déconcerte la nôtre, et qui vit à l'aise dans cette atmosphère que nous jugeons étouffante et terrible. Assurément Chopin a traduit ses douleurs : mais nous ne saurons jamais distinguer entre celles qu'il a éprouvées et celles qu'il a imaginées, celles qui forment le fond du slavisme et qui ont quelque chose de purement métaphysique. Cette race est si étrange ! Elle met de la désespérance et de la fureur dans une mazurka, et du caprice ironique dans un nocturne, sa grâce est farouche et sa révolte psalmodie des hymnes. Combien cet homme fut un grand peintre, et avec quelle force il nous restitue son modèle ! De tous ceux qui, Russes, Polonais ou Hongrois, Moraves ou Tchèques, nous ont parlé de l'âme slave par la sonorité, il reste jusqu'ici le plus éloquent, et en tous cas celui qui nous en a donné l'idée la plus frappante, et nous en a le mieux éclairé la complexité, tant il a su en rassembler les caractéristiques dans son cas individuel, et faire de sa race, de sa musique et de son mal un faisceau vigoureusement lié.....

Et puis qu'importe ? Et tout cela est littérature. Par l'alchimie de la douleur, le patriotisme de cet être extraordinaire est devenu l'expression d'une nostalgie universelle : et ce malade qui pleurait son pays nous a parlé, par l'allusion de ses musiques désespérées, de toutes les patries idéales que chacun de nous regrette en lui-même, de ces prairies célestes où se promènent nos rêves, et dont la hantise constitue ce que nous appelons le désir de l'infini. C'était le moins décadent des hommes. Tout en lui était clair et pur, et en lui la souffrance créait de la lumière. Son art était simple et fort, sa discipline sincère, sa création toute de cœur. Il est un des plus poignants élégiaques qui aient jamais confié à la pitié humaine quelques-unes de ces émotions essentielles où elle se mire et s'alimente — et voilà sa récompense posthume : nous sommes tous de son pays lorsqu'il nous en parle. Sa puissance de suggestion est instantanément merveilleuse : il nous conduit où il lui plait, d'un geste il nous fait passer du réel dans l'imaginaire. Aucun slave n'a exercé sur nous à un si étrange degré ce doux et invincible pouvoir. On ne le comprend, on ne le joue bien que par l'amour : il faut l'aimer, même au-dessus d'admiration plus grandes et de réserves techniques légitimes. Il faut l'aimer, parce qu'en sa voix sanglotante on entendra jusqu'à la fin des siècles et tant qu'il existera une musique le timbre de l'amour lui-même.....

Camille MAUCLAIR.

---